

1.

Je suis Donatien Lombaert, et je suis un monstre.

2.

Je suis un monstre, je dis ça ce matin à Clothilde, ma voisine de palier, alors qu'elle est en train de chipoter ses trous de serrure. Mais pas le temps de développer mon concept ni rien, il y a un courant d'air, puis quatre verrous claquent et je me retrouve seul, nu, sur notre palier commun.

À quoi bon ?

3.

Ma chère voisine, derrière sa porte capitonnée, condamnée par quelques traverses je suppose, en tout cas par un boudin de sol en forme de teckel mort, n'imagine pas à quel point sa vie pourrait tourner chocolat dans l'heure, s'il me venait à l'idée de prendre la mouche. C'est vrai. Je pourrais aisément intéresser Frédéric Mattis à mon désarroi, tiens ; lui et son frère Pierre, et puis Rita Pietstraat – les réunir tous les trois sur le palier, leur expliquer combien je suis triste, et les y lâcher. Les y laisser reni-

fler la clenche de la porte de Clothilde.

Ma voisine, figurant bien malgré elle dans mon réseau social, figure par extension dans le leur, et ceci en deux simples touches – deux bonds sociaux, deux clics sur Facebook. Il faut décidément se renseigner quand on emménage. Évidemment, moi, je ne l'ai pas fait — et me voilà vexé.

Et, vexé, je peux faire de cette journée une bluette qui pourrait mener l'étage entier en correctionnelle, pour des faits pas vraiment en accord avec les conventions de Genève.

Frédéric, Pierre et Rita ; aussi simple qu'un SMS.

En un claquement de doigts, Clothilde verrait son score aux tests coquins de Marie-Claire basculer dans le sordide.

Puis, au milieu de mes rêveries, je reçois un appel de Jean-Jean : ce soir, il y aurait un *before* dans une galerie d'art, ensuite on aurait le divorce dudit Jean-Jean, puis un *after*, bien situé. Il ne me reste plus qu'à humer ma manne de chaussettes et à sauter dans un falzar.

4.

À défaut de pouvoir trouver un terme plus adéquat, pour tout le monde et pour moi-même je reste un monstre. Un monstre car, travaillant pour la firme audiovisuelle MAGIC 55, je *montre*. C'est de l'étymologie, Pierre ne pouvait pas comprendre.

Y a du *beat*, de la fumée, et un stroboscope frénétique décompose le danseur mou. J'ai un pichet à la main et, à côté de moi, Pierre est dubitatif. *T'es pas un monstre*, qu'il me hurle. Il me gueule que *je réponds simplement à une demande, c'est tout ce qu'il y a de plus capitaliste*. *Oui*, je beugle (le *before* a été moyen, on est vite passés au divorce de Jean-Jean et, autour de nous, des couples déjà se sont formés, je crains pour l'*after*), *mais tu admettras que je peux difficilement parler de boulot avec les connards qui ondulent ici*, je hurle (Pierre après un temps ne peut qu'acquiescer). *Je viens de boucler pour mon patron un scénario concernant des écolières qui puent des pieds*. Je gueule que quand même *je ne peux pas tenir la comparaison avec Jean-Jean et son cybercafé* (le boucan est assourdissant par moments), *ni même avec son ex et sa clinique d'avortement*. Je beugle *ça ne t'intéresse pas ce que je dis, hein ?* (Pierre n'a pas compris.) Je gueule *tu veux un autre Red Bull ?* Sur ses lèvres : *et ta voisine ?* Je lui hurle *ta gueule*. Il gueule : *et ta voisine ?*

5.

Rita Pietstraat est bourrée, comme au divorce de Jean-Patte, comme à celui d'Irène Schaerbeek, etc., et on se demande sur qui elle va choisir de se répandre ; elle chaloupe sur la piste de danse en direction du groupe, et on a tous placé une main en chapeau au sommet de notre verre.

Peu avant, Jean-Jean a décrété un quart d'heure américain pour... Pourquoi ? Inévitablement, Rita finit par se diriger vers moi. Elle me demande *Comment va notre dessinateur cochon ?* (Un œil plus gros que l'autre, elle s'aperçoit que sa chope s'est vidée le long de son parcours alors, renfrognée, elle repart en me montrant deux minutes avec les doigts.) J'ai le temps de me battre avec un Apéricube avant qu'elle revienne, une nouvelle chope à la main. *Alors, comment va notre-*

Bien ! je hurle dans le silence d'un slow. Tout le monde se retourne. *Désolé*, je dis en m'envoyant une olive dans la gueule, mes yeux errant dans le vague. *J'ai des problèmes au boulot*, j'explique à Rita, en espérant que ça va la faire fuir, et effectivement elle regarde un moment du côté de Pierre et Fred. *Le fait est que mon problème de boulot* (je la retiens par la manche, parce que ça me fait un bien inattendu d'en parler), *c'est que je n'y trouve aucun problème. Et ça ne fait pas très smicard-bohème de se plaire dans son job*, je

lui dis. *J'insulte mon jeune moi, en gros, je repeins mes idéaux en dessinant des tentacules à glands.* Et là tout à coup Rita recrache son toast dans sa bière. *Écoute, je suis désolée, j'ai fait ce que j'ai pu.* Puis elle se lève. J'ai toujours du mal à comprendre comment Rita, l'incarnation du mauvais goût sur Terre – la fille qui quand même se fait piner par Pierre et Frédéric, *en même temps* –, comment Rita peut trouver inconvenants mes gribouillages *kawaii*. Je relâche finalement sa manche et la laisse regagner le reste du groupe, qui déjà mouline du poignet pour accueillir la rescapée.

6.

On ne sait pas réellement comment on en est arrivés là, mais Rita, sa sœur cadette Edmée, Pierre et moi-même avons fini dans une sorte de boudoir un peu sombre, à regarder le bout de nos chaussures. Il faut reconnaître qu'il fait moins chiant ici que dans le salon adjacent où, pour une raison que je vais évoquer, le peuple s'est mis à danser des slows en mode économique. Nous sommes à deux heures du départ pour la Soundstation et, comme le fait tout à coup remarquer Pierre, il semblerait que la séance de Vérité ou vérité ait été annulée. Vérité ou vérité, c'est le rituel ancestral qui a pour but de vicier l'atmosphère d'effluves séminaux, et ainsi d'intimer quelques

situations suintantes dans les quatre coins du loft. Mais là, tout le monde s'est désisté, parce que, aux dernières nouvelles (c'est la raison que je voulais évoquer), Vanessa Panar pourrait être de l'*after*. Alors tu préfères sans doute garder ta cartouche pour la paume ou les seins de la bombasse – même si, dans le cas présent, tu n'as pas plus de cinq chances sur trente d'être parmi les élus. Depuis l'annonce, dans les faits, ils sont tous en train de se des-saouler mutuellement la gueule à l'arrache, chacun deux doigts plantés dans le fond de la gorge de l'autre. À un moment, Frédéric Mattis est devenu le décapsuleur attitré, tout le monde s'est mis en file pour venir s'engober autour de ses doigts, qu'il a très effilés ; une sorte de cataracte brune, par hoquets, s'est mise à inonder le grand tapis. Et au milieu de cette flaque spongieuse, les gens se sont remis à danser lentement, très lentement, chacun pour limiter la diffusion de son stock de phéromones.

Donc, voilà, on en est là, nous, quatre individus isolés dans une des nombreuses chambres du loft de Pierre, loin de tout ça. Nous sommes assis en tailleur, avec l'inévitable plateau de Trivial Pursuit entre les jambes, en attendant qu'à côté ça déloge. Le trip Vanessa Panar, c'est un peu pour nous le show-business inaccessible. Et pendant qu'à Rita je dis cette phrase, je me rends compte que les deux autres, Edmée et Pierre, ont quitté mon champ de vision. J'ai juste une vue succincte des fesses de

la cadette, qui démoule son Petit Bateau.

Pour un camembert, je réponds *Albert Schweitzer* sur un ton monocorde, et Rita me rend le dé, le nez en pleine palpitation, reniflant ce qui ressemble d'ici aux effluves d'une toute première sodo.

7.

Pierre Mattis. Il n'y a pas un aspect de l'individu qui ne soit tordu. D'ailleurs, depuis huit minutes, Edmée pourrait en témoigner.

Elle s'imaginait un tas de trucs, jolis et magiques – une histoire de flûte élégante, de tube à essai – entre copines, ça parle – plus « coupe souffle » qu'une tartine de Nutella ou qu'un Kinder Bueno – *les promesses du magazine Lou*. Mais tout ce qui flotte devant ses yeux humides, c'est l'image trop réelle d'un ver annelé qui flageole dans ses entrailles.

Elle a joué dans la cour des grandes, elle a perdu. Là, elle est recroquevillée dans les bras de Rita.

Pierre lui a vraiment coloré l'astérisque du cul en bleu.

Pierre Mattis, mesdames et messieurs.

Pierre Mattis, pour présenter l'individu, a une taille corporelle indéfinissable. Une tête de sale gamin d'âge adulte. J'ai toujours l'impression qu'il va foutre le feu à un truc quand il joue avec son briquet. Il a un côté cool, mais derrière le *bubblegum* se cache un caractère trempé très très psychorigide. Ça attire les petites connes. Pierre, c'est le type qui a une idée en tête à la fois, une seule, et rigoureusement il lui faut accomplir chaque mission avant de passer à la suivante. Et avant justement de se mettre en tête – j'imagine, enfin, je constate – d'enculer la sœur de Rita, il butait sur un problème qui a bien failli le mettre dans un embarras inextricable. Et je n'aurais pas mis un centime sur son couronnement. La semaine dernière, il s'était mis en tête de trouver un job. Alors bien entendu, j'ai tenté de l'aider, à mon niveau, en le recommandant à mon patron asiatique. J'avais prévenu Suzuki-san : il fallait peut-être voir en Pierre notre quota de personnes à « normalité alternative », à quoi mon patron a répondu, le plus sérieusement du monde, que j'en remplissais déjà le rôle.

Pierre attendait gentiment dans le parc de stationnement de MAGIC 55 ; j'allais simplement tenter de noyer le poisson de la manière la moins cruelle possible. Mais ce gueux s'est mis à pointer l'autre bout du parc, où s'éle-

vait cette infrastructure miroitante que j'ai toujours trouvé bon d'ignorer. Sous le bras de Pierre était pincé un document qu'il n'avait pas en arrivant. *Je travaille pour ceux-là, maintenant. Tu mettais du temps, alors je suis allé voir là. Je ne suis pas certain de ce dont il est véritablement question, mais j'en suis le responsable technique.* Puis il a recommencé à jouer avec son briquet. Dès lors je me suis dirigé, lentement et sans cligner des yeux, vers l'arrêt de bus.

8.

Rita passe la soirée à consoler sa sœur ; nous suivons l'*after* de loin – nous sommes même carrément près de la voie de chemin de fer qu'arpentent ceux qui n'ont pas pu rentrer à la Soundstation. Edmée a le nez plein de larmes, elle boude dans les bras de son aînée – devant ses yeux semblent défiler des images de cassoulet. Rita lui frotte la tête.

Celui qui botte les canettes devant nous, c'est Pierre ; parce qu'il ne faut pas croire que ça va mieux pour lui : il se sent monstrueusement coupable. Il vocifère, les mains dans les poches, en envoyant des boîtes contre les pneus des bagnoles à l'arrêt. Il essaye de comprendre pourquoi ça a merdé, pourquoi Edmée n'a pas grimpé aux rideaux. Il se rapproche parfois de sa jeune copine, écarte les

bras, mais rien ne sort. Il reste muet et se met à chercher du coin de l'œil une autre canette à faire gicler. Quand il parvient à prononcer une phrase, un brouhaha nous parvient de la Soundstation – Vanessa Panar doit être arrivée –, et notre pote préfère étrangler un sanglot d'impuissance plutôt que de finir par dire ce qui sera inévitablement une connerie. Pendant que je regarde si j'ai des messages sur ma boîte vocale, j'entends Pierre Mattis s'épandre sur une explication soudaine : pour lui, tout est clair maintenant, c'est une question (il fait le geste avec son bassin) d'angle d'attaque. Edmée essuie ses larmes, elle veut y croire, une espèce d'espoir se lit dans un semblant de sourire plein de morve. Je n'ai pas de nouveau message, et je me retrouve à côté de Rita, assis, à observer en ombres chinoises sur le mur de la gare, façon vingt mètres de haut, la silhouette d'Edmée qui se cambre un maximum sous les invectives de notre pote. Une voiture s'est arrêtée pour admirer cette fresque sombre, géante et en mouvement ; et maintenant dix personnes, les mains dans les poches, commentent le coup de reins, et le rodéo calme qui s'ensuit.

9.

J'ai retiré mes chaussures pour grimper les marches. Mon immeuble dort. Le *before*, le divorce et l'*after*, six mille phrases perçues par

mon oreille interne, tout ça bourdonne, je me sens sourd. Je tourne la clé dans la serrure et depuis l'autre côté du palier me parvient un bruit de gorge, une sorte de réprobation qui doit claquer bien haut dans les kilohertz pour que j'en arrive à la percevoir. Clothilde n'a jamais aussi bien porté son prénom. Sa gorge fait le cliquetis phonétique *Cloth* ! pour me faire comprendre à travers la porte que je fais trop de bruit en rentrant. Je dépose ma veste sur le canapé me déshabille complètement. Je suis nu, au milieu de ma chambre de bonne, saoulé par ce silence d'acouphène. J'observe un moment ma queue. Une veine la parcourt. Je me redresse, écarte les bras face à la cloison derrière laquelle doit dormir le salon de Clothilde. Ce mur fut jadis de couleur crème. Avec le temps, le ton est devenu carnation. Je suis nu face à un plan de cloison carnation de cinq mètres sur trois. Je passe la main sur sa surface, lentement. Clothilde doit percevoir ce frottement.

Je me dirige vers mon bureau, m'empare d'un gros feutre à encre noire, le décapuchonne et me mets à tracer un petit cercle épais, d'un diamètre de cinq centimètres, en plein milieu du mur. J'observe ce cercle un instant avant de l'agrémenter de légers serpents - on pourrait y voir un soleil, si on n'a jamais vu le trou d'un cul. Dans l'évier en plastique, je fais couler de l'eau, dans laquelle je laisse tomber une pastille de bleu de méthylène. Je décapsule une canette de Pepsi

Max et la bois, une main aux hanches. Je ramasse mon caleçon, le jette dans l'évier, l'essoie, il est gorgé de méthylène, et, la canette en main, de retour face à mon dessin sur le mur, je fais glisser le sous-vêtement autour du cercle, ce qui y laisse un film bleuâtre et transparent.

J'ai passé une bonne soirée, finalement, je juge. Je suis maintenant assis dans mon canapé, la tête en arrière.

Observant d'ici cette œuvre d'art carnation et bleue, la représentation géante du petit trou de cul meurtri d'Edmée Pietstraat, je me demande ce que je vais manger.

10.

Suzuki-san a jeté des documents sur mon bureau. C'est ce que me dit Odette, sa vieille secrétaire, par iChat – elle me dit que Big Boss a l'air furibard, mais furibard d'une façon inhabituelle. *C'est quoi comme documents ?* je demande. *Qu'est-ce qu'il y a sur la première page ?* Et si elle pouvait survoler les papelards avec sa webcam ?

Dans la fenêtre vidéo d'iChat, je vois apparaître la gueule d'Odette façon *blow job* à la première personne, œil de poisson maquillé au charbon, elle me sourit ses caries un mo-

ment et, au-dessus de sa tête, le plafond dallé défile. Elle doit balader son MacBook depuis son cubicule et, quand elle pénètre dans le mien, je remarque que la surface de mon bureau est parcourue de pots de nouilles vides ; depuis que j'ai demandé à travailler exclusivement depuis mon domicile, mon cubicule inoccupé a fini par servir de débarras. Mais peut-être l'ai-je quitté dans cet état.

Lancé en tâche de fond, mon aMule fait ramer la connexion, alors j'abaisse le débit d'*upload* à 10 Ko/s. L'image pixélisée de la webcam d'Odette s'en trouve précisée, et je devine maintenant le document, en gros plan – la focale est aux pâquerettes toutefois et l'appareil fait de l'ombre à l'objectif – Odette ajuste. Je lis « MAGIC 55 » en caractères gras. Je lis « Mercy », plus bas. Je vois furtivement un nouveau pot de nouilles vide. Je lis « Donatien Lombaert ». Je vois la vieille gueule de la secrétaire du patron, et encore le cendrier qui lui sert de bouche. Elle me clavarde : c'est une missive de la maison-mère.

Apparemment, nos dirigeants tokyoïtes attendent les résultats de mon *brainstorming*. Ringoshita, l'éditeur rival, a sorti un nouveau *anime* plutôt prometteur. Tout le monde sur l'archipel se branle depuis la diffusion du premier épisode de la série. Il faut maintenant réagir. Odette me clavarde tout ça avec un nombre incalculable de fautes d'orthographe. Je me frotte la barbiche, clique sur l'icône du

dossier MAGIC 55 qui traîne sur mon fond d'écran Guild Wars. Il n'y a rien de plus dans celui-ci que ce qu'il y avait la semaine dernière. Il faudra partir de rien.

Depuis ma chaise de bureau, j'observe en face de moi le mur carnation, ce trou du cul géant parcouru d'hématomes. Je sais que la vérité n'est pas ailleurs.

J'ouvre un fichier texte vierge que je nomme Edmée.txt. Je tape rapidement ma réponse à Odette : Suzuki-san peut compter sur moi. Puis je lui demande de m'envoyer au plus vite les fichiers vidéo de ce nouveau *hentai* de Ringoshita, pour voir contre quoi exactement je vais devoir me battre.

11.

Clothilde est depuis cinq minutes en face de moi, bras croisés, les ongles de sa main droite pianotant sur son biceps gauche. Les jambes en porte-à-faux, sa moue est méprisante. Elle m'a dit un tas de trucs ; bon, d'abord *un* truc, puis elle a fait mine de rentrer dans son appartement, ensuite plusieurs fois elle a trouvé un autre truc à rajouter. Comme quoi d'abord je suis un *pervers*, en gros, et qu'elle imaginait un voisin plus fréquentable pour sa fille, surtout dans un immeuble comme celui-ci, aussi cossu. Putain. Tout ça part d'une conne-

rie. D'abord, Clothilde a frappé à ma porte parce que ce matin, elle a aperçu un *trou* de son côté de la cloison, et que ça va être rapporté à la propriétaire. Puis, comme je ne me suis pas confondu en excuses, comme je ne me suis pas écroulé, n'ai pas rampé comme une merde malgré le côté accablant de sa découverte, elle a cru que je la mettais au défi, et elle en a profité pour déballer le reste. Tout ce qu'elle avait sur le cœur. Mes canettes de Pepsi Max que je pourrais éviter de broyer à longueur de journée – parce que j'en bois exactement 24 par jour, 24 fois ce pli de tôle, ça lui tape sur le système. Autre chose, pendant qu'elle y était : ce que je bois, je vais par conséquent l'uriner 24 fois par jour, ce qui implique non seulement une nuisance sonore – en plus d'une image mentale dégoûtante –, mais cela m'oblige également à garder ma ceinture déboutée – que je garde déboutée même quand je sors de mon appartement – et elle m'a dit, tant qu'elle y était, que ceci se passait très souvent – entrer, sortir. Elle voudrait que sa fille évolue dans une atmosphère plus saine, plus fleur bleue – et avec les deux mains, elle a mimé un arbre. Et puis tant qu'elle y était toujours ; je vis la nuit, et c'est tout sauf un exemple pour son bouchon et, ce qui la désole, c'est qu'elle ne peut rien y faire, légalement ; elle ne peut que m'en parler entre gens responsables. Est-ce que je passe l'aspirateur, au moins ? Elle n'en a jamais entendu un fonctionner. Est-ce que je fais la vaisselle, dans ce *cagibi* ?